

LEONARDO SCIASCIA

La Disparition de Majorana

Traduit de l'italien par
MARIO FUSCO



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2020

TITRE ORIGINAL
La Scomparsa di Majorana

Ô nobles hommes de sciences, je ne puis répondre à vos efforts
avec quelque chose qui soit plus que la mort!
VITALIANO BRANCATI, *Minutier* (27 juillet 1940)

Il avait une prédilection pour Shakespeare et Pirandello.
EDOARDO AMALDI, *Note sur la biographie d'Ettore Majorana*

Cet ouvrage a paru pour la première fois en 1975, aux éditions Einaudi à Turin.
© Les Lettres Nouvelles / Maurice Nadeau, Paris, 1977, pour l'édition en langue française.
© Éditions Allia, Paris, 2012, 2020.

Rome, 16/4/38-XVI

Excellence,

Je vous prie de recevoir et d'écouter le Dr Salvatore Majorana, qui a besoin de s'entretenir avec vous de la malheureuse affaire de son frère, le professeur disparu.

D'après une nouvelle piste, il semblerait qu'une nouvelle enquête soit nécessaire, dans les couvents de Naples et des environs, et peut-être dans toute l'Italie du sud et du centre. Je vous recommande chaleureusement la chose. Le prof. Majorana a été au cours de ces dernières années l'une des personnalités majeures de la science italienne. Et si, comme on l'espère, il est encore temps de le sauver et de le ramener à la vie et à la science, il ne faut négliger aucun moyen.

*Avec mes salutations cordiales et mes vœux de bonnes Pâques,
Vôtre,*

Giov. Gentile.¹

Cette lettre – sur papier à en-tête du “Sénat du Royaume”, avec sur l’enveloppe : *de la part du sénateur Gentile – Urgent – A.S.E. le sénateur Arturo Bocchini – en main propre* – Bocchini, chef de la police la reçut certainement *en main propre* le jour même où elle fut écrite. Deux jours plus tard se présenta dans l’antichambre de son bureau le Dr Salvatore Majorana. Il remplit la demande

1. Giovanni Gentile (1875-1944), philosophe italien, qui fut ministre de l’Instruction publique de Mussolini. (N.d.T.)

d'audience, et, sur la partie du formulaire où se trouvait la mention *Objet de la visite (spécifier)*, il spécifia : *Rapport sur de nouveaux indices importants concernant la disparition du prof. E. Majorana. Lettre du sén. Giovanni Gentile.*

Il fut reçu, et peut-être avec agacement. Bocchini, qui avait eu le temps de se renseigner sur l'affaire, s'en était certainement fait l'idée que lui suggéraient son expérience et son métier : c'est-à-dire que, comme toujours, deux folies y jouaient, celle du disparu et celle de sa famille. La science, comme la poésie, se trouve, on le sait, à un pas de la folie : et le jeune professeur avait franchi ce pas, en se jetant dans la mer, ou dans le Vésuve, ou en choisissant un autre genre de mort plus sophistiqué. Et les membres de sa famille, comme cela se produit toujours dans les cas où l'on ne retrouve pas le cadavre, ou quand on le trouve par hasard plus tard et méconnaissable, voilà qu'ils entrent dans la folie de le croire encore vivant. Et elle finirait bien par s'éteindre, cette folie, si elle n'était continuellement alimentée par ces fous qui surgissent pour dire qu'ils ont rencontré le disparu, qu'ils l'ont reconnu à des signes certains (qui, en réalité, sont vagues avant qu'ils aient rencontré la famille ; et ce sont précisément les gens de la famille qui, avec leurs interrogations anxieuses et incontrôlées, les font devenir des certitudes). Ainsi, les Majorana avaient – inévitablement, comme tout le monde, – abouti au couvent : c'est-à-dire que le jeune professeur s'y serait réfugié. Une fois convaincus de cela, il ne leur avait pas fallu beaucoup d'efforts – a dû se dire Bocchini – pour convaincre Giovanni Gentile, un philosophe que pourtant le chef de la police ne pouvait pas traiter en philosophe.

L'exhortation à chercher dans les couvents – de Naples et des environs, de l'Italie méridionale et centrale : et pourquoi pas de l'Italie septentrionale, de France, d'Autriche, de Bavière, de Croatie ? – aurait suffi, en somme, au sénateur Bocchini pour envoyer l'affaire au diable ; mais le sénateur Gentile s'en était mêlé. Pour ce qui était des couvents, en tout état de cause, inutile d'en parler : la famille du disparu n'avait qu'à s'adresser au Vatican, au Pape : leur supplique assurément serait plus efficace qu'une requête de la part de la police italienne, de l'État italien. Tout ce que le sénateur Bocchini pouvait faire, c'était ordonner de nouvelles enquêtes, plus approfondies, sur la base de ces témoignages, de ces indices qui, selon l'opinion du Dr Salvatore Majorana, conduisaient à la certitude que son frère ne s'était pas suicidé.

Sous la plume du secrétaire de Son Excellence, l'entretien trouva une synthèse et une issue. Synthèse admirable, comme dans tous les échanges de correspondance de notre police ; où ce qui peut nous sembler – selon la grammaire, la syntaxe ou la logique – hors de norme ou de cohérence, est au contraire un langage qui fait allusion, qui indique ou prescrit. En le scrutant de la sorte, le document que nous avons sous les yeux nous donne l'impression, justifiée assurément, que, de la Div. Pol. (Division Politique ?) à qui il était adressé, et des préfectures de police de Naples et de Palerme, on ne voulait rien d'autre que la confirmation de ce qui était l'hypothèse la plus vraisemblable et la plus expéditive : à savoir que le professeur Majorana s'était suicidé. Le résultat du complément d'enquête y est, en somme, déjà prévu.

Objet: Disparition (avec intention de suicide) du prof. Ettore Majorana.

M. Salvatore Majorana, frère du prof. Ettore Majorana disparu depuis le 26/3 dernier, présente un rapport sur d'autres détails qui ont pu être certifiés par les membres de la famille eux-mêmes :

Les recherches une fois effectuées, avec la collaboration de la Police (préfecture de Naples), à Naples comme à Palerme, on n'a pu aboutir à rien. Le prof. Majorana s'était rendu de Naples à Palerme avec des projets de suicide (selon des lettres laissées par lui) et ainsi l'on supposait qu'il était demeuré à Palerme. Toutefois, cette hypothèse est maintenant en passe d'être écartée par le fait qu'on a retrouvé le billet de retour à la direction de la "Tirrenia", et parce qu'il a été vu à cinq heures dans la cabine du paquebot – durant le voyage de retour – alors qu'il dormait encore. Puis, dans les premiers jours d'avril, il a été vu – et reconnu – à Naples, entre le Palais Royal et la Galerie, alors qu'il remontait de Santa Lucia, par une infirmière qui le connaissait et qui a même vu et deviné la couleur de son costume.

Cela étant, et comme les membres de sa famille sont convaincus désormais que le prof. Majorana est revenu à Naples, il est demandé de leur part que l'on refasse le dépouillement des fiches d'hôtel de Naples et de la province, (Majorana s'écrit avec le premier i long¹ : Majorana, ce pourquoi il pourrait se faire que le nom ait échappé aux premières recherches effectuées) et que la police de Naples – qui est déjà en possession de sa photographie – intensifie les recherches. Dans la mesure du possible, on pourrait faire quelques enquêtes afin

1. En italien, le i placé entre deux voyelles peut s'écrire soit i, soit j. (N.d.T.)

de voir s'il a acheté des armes à Naples, depuis le 27 mars jusqu'à ce jour.

On est tout de suite frappé par l'évidente bévue du premier i long dans le nom Majorana, où, en fait de i, il n'y en a qu'un : mais on peut aussi lui attribuer le rôle que, d'habitude, on attribue aux lapsus. C'est-à-dire : regardez à quels détails stupides s'attache cette stupide famille. En revanche, il ne faut pas relever comme une bévue ou une erreur le mot : *deviné* qui suit le *vu*, à propos de la couleur du costume. Il s'agit d'un jugement sur le témoignage de l'infirmière : elle dit qu'elle a vu, mais elle a seulement deviné. D'ailleurs, dans toute la "note de service", un avertissement est continuellement sous-entendu : remarquez que ce sont les membres de la famille qui réclament d'autres recherches, remarquez que ce sont eux qui ont rassemblé ces témoignages ; nous sommes convaincus que le professeur, qui sait où ? qui sait comment ? s'est suicidé – et, de même que *l'on n'a pu aboutir à rien* auparavant, on n'aboutira à rien non plus avec de nouvelles enquêtes.

La "note" est traversée de grosses annotations impatientes. La première, au crayon violet : *Urgent-disc (uter)*. La seconde, au crayon vert : *dire à la Div. Pol. que S.E. désire que les recherches soient intensifiées*. Ces deux annotations sont signées d'une griffe illisible. La troisième, au crayon bleu : *fait*, ne l'est plus. Selon toute probabilité, les trois couleurs indiquent une descente dans la hiérarchie : le violet, qui était alors un signe de raffinement, d'un raffinement subtilement démodé (Anatole France avait utilisé des encres violettes, et un peu tous les écrivains, entre 1880 et 1930, avaient rédigé ce que les catalogues

de livres anciens appellent “envois”, avec des encres d’un violet liturgique) est peut-être de Bocchini lui-même (un homme, selon ce qu’on disait alors, non-conformiste et jouisseur); le vert, de quelqu’un qui servilement voulait s’adapter à l’originalité de son supérieur, et donc d’une façon vulgaire : peut-être le secrétaire, et enfin le bleu, scolaire, bureaucratique : celui du chef de la Div. Pol.?

Sur le verso du second feuillet se trouve aussi, à la plume, cette annotation : *Parlé avec le Dr Giorgi qui a pris note et fait le nécessaire. 23/4. ACTES.*

Cinq jours à peine après l’entrevue du docteur Salvatore Majorana avec le sénateur Bocchini, ce mot – *actes* – clôt pratiquement l’affaire et la renvoie aux archives. Dans ce dossier viendra plus tard s’insérer une communication anonyme (signée par le fonctionnaire qui en a pris connaissance) datée de *Rome, 6 juin 1938* (et il faut noter l’absence de l’année de l’Ère fasciste : étrange et grave omission, si elle provient d’un bureau) : *Toujours à propos des agissements contre les intérêts italiens, on soupçonne dans certains milieux que Majorana, homme de très grande valeur dans le domaine de la physique et particulièrement de la radio, le seul qui était en mesure de donner suite aux études de Marconi dans l’intérêt de la défense nationale, aurait été victime de quelque obscur complot, destiné à le faire disparaître de la circulation*¹.

1. Cette brève communication illustre éloquentement l’origine et le niveau de la majorité des mouchards. Les milieux parmi lesquels pouvait alors naître le soupçon que, dans la disparition de Majorana, il y avait une affaire d’espionnage *contre les intérêts italiens* ne pouvaient guère être que ceux de la plus infime bureaucratie, des concierges (catégorie à laquelle appartenait fort probablement le mouchard anonyme), des boutiquiers : non pas, assurément, ceux des physiciens, des diplomates,

L’informateur anonyme, évidemment spécialisé dans la chasse aux *agissements contre les intérêts italiens*, était en avance de quelques années; et, comme tous les précurseurs, il n’a dû être pris au sérieux par personne. Ce genre d’information, en 1938, n’aurait pas même été pris au sérieux par les services secrets allemands ou américains; peut-être, à peine, par les anglais ou les français. Pour la police italienne, il faut croire que ce fut là la pierre tombale sur l’affaire Majorana: tant une semblable hypothèse devait sembler délirante. Il est vrai que les Italiens fabulaient à propos de découvertes laissées par Marconi à un stade déjà avancé et qui – en l’absence d’autres ressources, selon ce dont on commençait à prendre conscience – auraient rendu l’Italie invincible dans la guerre dont on redoutait l’imminence. On fabulait particulièrement au sujet d’un “rayon de la mort” qui, à titre expérimental, avait été lancé de Rome pour foudroyer une vache, placée pour le recevoir dans une clairière aux environs d’Addis Abeba. Il en reste une trace dans cette espèce de “dictionnaire des idées reçues” sous le fascisme qu’est la comédie *Raffaele* de Vitaliano Brancati :

– *Une vache est morte en Éthiopie!*

– *Une vache? En Éthiopie?... Qu’est-ce que ça a de curieux?*

– *Mais il faut voir pourquoi elle est morte, et de quoi elle est morte!*

– *Et pourquoi est-elle morte?*

des hautes sphères militaires ou ministérielles. Et il est facile de penser que le soupçon est apparu après que *La Domenica del Corriere* a publié l’annonce de la disparition, et parmi les lecteurs de cet hebdomadaire.

– *Il paraît que Marconi a expérimenté en Éthiopie un rayon de la mort qui tue impitoyablement tous les animaux et tous les hommes qu’il rencontre sur sa route!*

– *Ah oui? Alors, nous sommes bien montés!*

Mais c’était, précisément, une fabulation. Et Arturo Bocchini le savait bien.

II

LE CITOYEN qui n’a jamais rien fait contre les lois, et qui n’a pas subi de la part d’autrui de torts le poussant à faire appel à elles, le citoyen qui vit comme si la police existait seulement pour effectuer des actes administratifs – tels que la remise d’un passeport ou d’une autorisation de port d’arme (pour la chasse), – si les hasards de la vie le conduisent soudain à avoir affaire à elle, à en avoir besoin pour ce qu’elle est, en tant qu’institution, il est pris d’un sentiment de désarroi, d’impatience, de fureur, où s’enracine la conviction que la sécurité publique, dans la mesure où l’on en jouit, repose davantage sur la faible et sporadique tendance des hommes à commettre des crimes, plutôt que sur le sérieux, l’efficacité et la finesse de cette police. Conviction qui recèle une part d’objectivité : plus ou moins selon les époques, plus ou moins selon les pays. Mais, dans le cas d’une personne disparue, dans l’anxiété et l’impatience de ceux qui veulent la retrouver elle peut également être tout à fait subjective – et donc mal fondée. Et nous reconnaissons assurément que nous sommes, nous aussi, injustes à l’égard de la police italienne, et de la façon – qui nous paraît négligente et sans subtilité – avec laquelle la police italienne a mené les enquêtes sur la disparition d’Ettore Majorana. Mais elle ne mena rien du tout ; au contraire, elle laissa la famille les mener, en se bornant – comme cela est évident dans la “note” – à “collaborer” (et à un certain point, il est facile de l’imaginer, à faire semblant de collaborer). Injustes, nous le sommes aussi parce que, nous aussi, trente-sept ans plus tard, nous voulons “retrouver”

Majorana – et que, pour le retrouver, nous n’avons que peu de documents, dont très peu se trouvent dans le dossier de la Direction Générale de la Sûreté Publique qui est ouvert à son nom.

Sur ces très rares feuillets, nous revivons l’anxiété, l’impatience, la déception, le jugement sur l’inintelligence et l’inefficacité de la police que vécurent certainement alors, et plus douloureusement, plus dramatiquement, les membres de la famille d’Ettore Majorana.

Mais il y a aussi les raisons des autres, les raisons de la police. L’affaire, selon ce qui était défini bureaucratiquement en “objet”, et donc objectivement, était celle d’une *disparition avec intention de suicide*. Il y avait deux lettres – une à la famille, l’autre à un ami – qui déclaraient nettement l’intention; et dans celle adressée à l’ami, il y avait aussi la façon et l’heure à laquelle elle se réaliserait. Que, par la suite, l’intention n’ait pas été réalisée, le soir du 25 mars, à onze heures, dans le golfe de Naples, cela voulait seulement dire, pour la police – par expérience, par statistique – qu’elle avait été réalisée plus tard et ailleurs. S’engager à découvrir où et quand aurait été une pure perte de temps. Il n’y avait ni à prévenir ni à punir: le problème était uniquement celui de la découverte d’un cadavre. Or la solution d’un tel problème était importante pour la famille – et, à la manière de Pirandello, elle résidait dans la certitude douloureuse et résignée (toujours plus résignée avec les années), dans les funérailles, dans les nécrologies, dans les vêtements de deuil à endosser, dans la tombe à élever et à visiter; elle n’était pas importante pour la police, ni, pour parler à l’américaine, pour la totalité des contribuables. Et, même en admettant qu’Ettore Majorana ne s’était pas

suicidé, qu’il s’était caché, le problème devenait celui de retrouver un fou. En somme, il n’y avait pas lieu de “distraire” des hommes pour chercher un cadavre qui ne pouvait être trouvé que par hasard, ou un fou qui, tôt ou tard, serait remarqué et signalé (encore l’expérience, encore les statistiques).

Que Majorana ne fût pas mort, ou que, encore vivant, il ne fût pas fou, on ne le savait pas et on ne pouvait le concevoir; et pas seulement la police. L’alternative que posait l’affaire se trouvait entre la mort et la folie. Si elle était sortie de cette alternative pour se lancer à la recherche d’Ettore Majorana, vivant, et, comme on dit habituellement, en pleine possession de ses facultés mentales, c’est la police qui serait entrée dans le monde de la folie. D’ailleurs, aucune police à ce moment, et bien moins encore la police italienne, ne pouvait être en mesure de soupçonner un mobile rationnel et lucide à la disparition de Majorana; et aucune police n’aurait été en mesure de faire “quelque chose” contre lui. Car c’est de cela qu’il s’agissait; d’une partie à jouer contre un homme très intelligent qui avait décidé de disparaître, qui avait calculé avec une exactitude mathématique sa façon de disparaître. Fermi dira: *avec son intelligence, une fois qu’il aurait décidé de disparaître ou de faire disparaître son cadavre, Majorana y serait certainement parvenu*. Un seul enquêteur aurait accepté de jouer une semblable partie: le chevalier Charles Auguste Dupin, dans les pages d’une nouvelle de Poe. Mais la police, telle qu’elle était, telle qu’elle est, qu’elle ne peut pas ne pas être... Voilà, c’est un peu comme le discours sur le professeur Cottard, sur le médecin, sur les médecins, que fait Bergotte dans la *Recherche*: “C’est un imbécile. À supposer que cela n’empêche

pas d'être un bon médecin, ce que j'ai peine à croire, cela empêche d'être un bon médecin pour artistes, pour gens intelligents... Les trois quarts du mal des gens intelligents viennent de leur intelligence. Il leur faut au moins un médecin qui connaisse ce mal-là. Comment voulez-vous que Cottard puisse vous soigner? Il a prévu la difficulté de digérer les sauces, l'embarras gastrique, mais il n'a pas prévu la lecture de Shakespeare... Il vous trouvera une dilatation de l'estomac, il n'a pas besoin de vous examiner puisqu'il l'a d'avance dans son œil: Vous pouvez la voir, elle se reflète dans son lorgnon."

Proust n'était pas d'avis que Cottard fût un imbécile; et nous ne voulons pas dire que la police soit affligée d'imbécillité. Mais il nous est impossible d'imaginer que le drame d'un homme intelligent, sa volonté de disparaître, ses raisons, aient pu avoir, dans les lorgnons d'un commissaire de police, dans le lorgnon de Bocchini lui-même, un autre reflet que celui de la déraison, de la folie.

Le reste est silence.

Que Mussolini, informé et sollicité par une "supplique" de la mère d'Ettore et par une lettre de Fermi, ait demandé à Bocchini le dossier de l'enquête, et qu'il en ait sabré la couverture d'un *Je veux qu'on le trouve*, annoté ensuite en ces termes, en caractères plus modestes, par Bocchini: *On retrouve les morts, seuls les vivants peuvent disparaître*; que l'on ait soupçonné un enlèvement ou une fuite à l'étranger; que le service secret se soit intéressé à l'affaire; que les recherches aient été particulièrement actives et même fébriles – il ne reste, de tout cela, pas d'autres traces, dans la famille, sauf les copies de la "supplique" de Mme Majorana et de la lettre de Fermi. Il est possible que la "supplique" ait eu un certain effet sur Mussolini; mais la lettre de Fermi n'en eut certainement aucun.

Nous sommes à la fin de juillet 1938. Le 14 a été publié le *Manifeste de la race*. Fermi ne se sentait pas en sécurité, il pensait déjà à émigrer. Et le régime, à son égard, était dans un certain embarras: de même que Meazza était un recordman en football, Fermi était un recordman en physique, et puis il était Académicien d'Italie, et le plus jeune. Un nœud à défaire ou à trancher: et on peut imaginer le soulagement lorsque Fermi reçut son prix Nobel sans faire le salut romain et fila aux États-Unis¹.

1. Sur le refus de Fermi de faire le salut romain, et sur sa poignée de main au roi de Suède, il y eut alors de cinglants commentaires dans les journaux italiens. Pour quelqu'un qui n'est pas né sous le fascisme, il est difficile d'imaginer les ennuis qui pouvaient survenir pour celui qui, par distraction, serrait la main au lieu de faire le salut romain. Voici, encore dans la comédie *Raffaele*, quel problème angoissant et impossible pouvait devenir l'abolition de la poignée de main:

– Excusez-moi, M. le secrétaire fédéral, si le roi vient dans mon village, comme il semble devoir le faire, et s'il me tend la main, qu'est-ce que je dois faire?

– S'il vous tend la main?... Bien sûr, c'est un cas à étudier... Venez donc ici! Supposons que je sois le roi.

– Et moi qu'est-ce que je suis? Je demande ça pour savoir comment me comporter.

– Vous êtes vous-même: le secrétaire politique... rappelez-moi votre nom?

– Gorgoni.

– Le secrétaire politique Gorgoni!... Saluez-moi!... Je dis: saluez-moi!

– Salut au roi!

– Non, non, non, non!... Vous devez dire: salut au Duce!

– Mais vous êtes le roi!

– Mais vous, ça ne vous regarde pas. Il faut que vous disiez: salut au Duce!

– Bien, c'est ce que je dirai.

– Restez le bras levé!... Je vous tends la main... Mais non, non, non!... Regardez, changeons! Je suis vous. Je suis le secrétaire politique Gorgoni

– observez-moi avec attention – et vous, vous êtes le roi... Non, vous êtes trop grand! Allez vous asseoir. Venez, Scarmacca! Vous êtes le roi... Non, c'est moi qui suis le roi, et vous, vous êtes le secrétaire politique Gorgoni.